

LE QUATRIÈME COMMANDEMENT (EXODE 20.8-11)

Sylvain Romerowski

Dans certains milieux, on considère que le sabbat demeure une obligation, mais qu'il a été transféré au dimanche. Ce point de vue se heurte aux épîtres de Paul pour qui il n'y a pas de différence entre les jours (Rm 14.5-6) et qui a écrit aux chrétiens de Colosses : « Que personne ne vous juge au sujet des sabbats » (Col 2.16). Les premiers chrétiens se réunissaient souvent tous les jours et pas seulement le dimanche. De plus, une bonne partie d'entre eux travaillaient le dimanche : en particulier, les esclaves et serviteurs y étaient obligés.

Il ne peut pas non plus être question de revenir au samedi pour en faire le jour de repos obligatoire.

D'autres au contraire professent que, sous la nouvelle alliance, nous ne sommes plus soumis au quatrième commandement. Ils considèrent que ce commandement relève de la loi cérémonielle qui, selon eux, a été abolie. Pour eux, seule subsiste la loi morale.

Il me semble qu'il n'est pas très juste de prendre pour nous neuf des dix commandements et d'en laisser un de côté, le quatrième. N'est-ce pas quelque peu arbitraire ? L'Écriture ne fait nulle part de distinction entre loi morale et loi cérémonielle pour déclarer abolie la loi cérémonielle. Au contraire, que dit Jésus ? Matthieu 5.17-19.

Il faut en déduire que le quatrième commandement demeure en vigueur pour nous aussi. Ce commandement reste parole de Dieu pour nous aujourd'hui. Mais nous verrons que la manière de l'appliquer a changé. Comment ? Que nous enseigne ce commandement à nous aujourd'hui ? Pour le déterminer, considérons son sens dans son contexte historique et dans le cadre de l'histoire du salut.

Notons tout d'abord que si ce commandement énonce l'obligation de se reposer un jour sur sept, il présente aussi le travail comme une responsabilité des humains. Tu travailleras six jours pour faire tout ton ouvrage. Le quatrième commandement n'est pas seulement le commandement du repos, c'est aussi celui du travail. Le sabbat est défini comme un jour de repos après six jours de travail, comme un jour où l'on s'arrête de travailler. Et pour s'arrêter de travailler, il faut avoir travaillé. Le quatrième commandement concerne donc le rythme de l'activité humaine, le rythme du travail et du repos.

Le texte du livre de l'Exode souligne en outre que l'être humain est appelé à imiter son Créateur par son travail et son repos (v. 11a). Cela implique toute une théologie du travail, de l'activité humaine en général. Le travail est une bonne chose. C'est d'abord une activité de Dieu. L'être humain, image de Dieu, est appelé à travailler, comme Dieu qui est actif en ce monde. L'être humain manifeste son caractère d'image de Dieu par son activité, par ses œuvres. En même temps, l'être humain n'est pas plus que l'image de Dieu. Il n'est pas Dieu. Il ne va donc pas créer à partir de rien, comme Dieu a créé à partir de rien. Mais son activité ressemble néanmoins à celle de Dieu. Il va imiter Dieu en fabriquant, en transformant, en inventant, en réalisant des choses bonnes, utiles, profitables, et belles. Dès le jardin d'Éden, l'homme devait cultiver la terre et s'assujettir la création, c'est-à-dire tirer profit des ressources placées par Dieu dans la création, tout en la gardant, la protégeant, la préservant. Cette responsabilité confiée à l'homme dès l'origine demeure pour nous.

Le travail est une activité valorisante pour l'être humain, qui lui donne de se savoir utile, et c'est important pour son équilibre. Le travail procure aussi satisfaction : on retire de la joie de ce que l'on a pu réaliser. Le travail est bon pour l'homme.

Si l'homme doit imiter Dieu par le travail, il doit aussi imiter Dieu par le repos. Notre texte renvoie à celui de la Genèse 2.2-3. Comment comprendre ? Quel est le sens de ce repos de Dieu ?

Contrairement à ce qui est dit des six premiers jours de la création, il n'est pas dit au sujet du septième : « Il y eut un soir, il y eut un matin, ce fut le septième jour ». Cette absence est certainement significative. Elle suggère que le septième jour ne se termine pas. Une parole de Jésus au cours de son ministère terrestre semble de même impliquer que le septième jour durait encore. Ce septième jour, c'est très probablement le temps de l'histoire de la création. Le septième jour est le jour où Dieu cesse son œuvre créatrice. C'est donc le jour où l'histoire du monde créé commence. Le monde, les êtres humains sont lancés dans la vie, projetés dans l'histoire. Le monde et les humains ne sont pas cependant lancés seuls dans l'histoire. Dieu reste là et va vivre l'histoire avec sa création, avec l'humanité. Vu du point de vue de Dieu, le septième jour est celui où il a maintenant en face de lui des interlocuteurs nouveaux et où il commence à vivre avec les humains une histoire.

Ce septième jour, Dieu le bénit. Dieu bénit donc l'histoire, celle de la création, celle de l'humanité. Il bénit le temps qu'il donne à la création, et à l'humanité, afin que ce temps soit un temps de bonheur, de bien-être, afin que l'histoire soit heureuse pour la création et pour l'humanité, qu'elle soit un temps d'épanouissement.

Non seulement Dieu bénit l'histoire, mais il en fait un temps sacré, saint. Ceci signifie qu'il en fait un temps où il est présent avec sa création, avec l'humanité, et un temps de culte. L'histoire est ainsi destinée à être un culte pour Dieu, vécu dans la communion avec Dieu. La création et l'humanité ont pour vocation d'adorer Dieu, de le louer, de célébrer son culte, de le servir par toutes leurs activités. Tel est le sens de l'histoire. De la sorte, le septième jour est un temps où Dieu jouit de son œuvre, de sa création, et de la communion avec l'humanité. Dieu a créé, il a achevé son œuvre en six jours, et le septième jour, il profite de son œuvre et en tire satisfaction. Il cesse son œuvre (*shabbat* signifie « cesser »). Il cesse son œuvre créatrice pour que sa création s'épanouisse et vive dans sa communion.

Dieu donc a béni le septième jour et en a fait un jour saint, un jour de culte. Il a béni l'histoire et en a fait un temps saint, un temps de culte.

La désobéissance de l'homme a altéré cette situation, et a compromis le bonheur de la création et de l'humanité. L'homme a tourné le dos à Dieu et a cessé de vivre sa vie comme un culte rendu à Dieu. La création a été maudite. Le travail est devenu pénible. Une malédiction pèse désormais sur l'histoire. L'homme a été chassé du jardin d'Éden dans lequel Dieu était présent avec lui, dans lequel il rendait son culte à Dieu. Le septième jour, l'histoire, n'est plus pour les humains bénédiction. Et si les hommes ne rendent plus leur culte à Dieu, alors l'histoire perd son sens. L'existence humaine devient un constant dérapage dans une histoire qui a perdu sa finalité. L'histoire, l'existence humaine sont devenues absurdes.

Le travail, bon pour l'homme à l'origine, reste pour lui une responsabilité et une nécessité. Mais le travail devient esclavage. Esclavage au sens figuré, car s'il continue de procurer un certain épanouissement, une certaine joie, une certaine satisfaction, il représente aussi pour l'homme de dures contraintes inconnues à l'origine. Le travail devenu pénible use l'homme. De surcroît, pour certains, le travail devient esclavage au sens propre. L'homme exploite l'homme, asservit son prochain. Israël vient d'en faire la

dure expérience pendant 400 ans d'esclavage en Égypte. Ce peuple a ainsi vécu de manière optimale la malédiction qui pèse sur l'histoire, la malédiction du travail humain, de l'activité humaine en général.

Et c'est justement en faveur de ce peuple d'esclaves que Dieu est intervenu, pour le libérer de l'esclavage en Égypte, le libérer de la malédiction qui pèse sur l'histoire et sur le travail humain. Et c'est donc à ce peuple, bien misérable, peuple d'esclaves, que Dieu offre maintenant son sabbat ; il lui offre cette participation au repos de Dieu qu'Adam et Ève connaissaient à l'origine. Dieu donne à son peuple un jour, un jour sur sept, pour que les Israélites cessent leur ouvrage, comme Dieu après la création du monde, et qu'ils tirent satisfaction de leur travail en jouissant du fruit de leur travail. Dieu bénit ce jour et rend à son peuple quelque chose du bonheur de l'origine. Dieu déclare ce jour saint : en ce jour, le peuple va retrouver quelque chose de la communion avec Dieu, de l'harmonie originelle entre l'être humain et son Créateur. Et Israël va rendre un culte à celui qui est désormais son Dieu. Comme à l'origine, le sabbat est don de Dieu à l'homme, à son peuple ici.

On ne peut cependant manquer de remarquer le caractère limité de ce don. Ce n'est plus l'histoire de l'humanité qui est bénie. Ce n'est plus l'histoire de l'humanité qui est culte rendu au Seigneur. Ce n'est qu'un jour par semaine, un jour sur sept, et pour un peuple seulement. Dieu rend à ce peuple quelque chose du sabbat originel, mais il y manque beaucoup. Cela demeure limité.

Et qu'a fait Israël de l'offre de Dieu ? Ce peuple n'a pas su la recevoir vraiment, il s'en est montré incapable. D'abord au désert : il s'est rebellé. Psaume 95.10-11. Il a refusé d'entrer dans le lieu du repos, le pays promis où il devait vivre le sabbat. La première génération a péri dans le désert à cause de sa rébellion. Elle n'a pas connu le repos.

Qu'en est-il des générations suivantes ? Même en terre promise, Israël n'a pas su saisir l'offre du sabbat. L'épître aux Hébreux le souligne et en donne la raison (Hé 4.6). Le peuple n'a donc pas reçu véritablement le repos que Dieu lui offrait.

Le caractère limité du sabbat, un jour sur sept seulement, et l'échec du peuple à recevoir le véritable repos sont tous deux lourds de signification. Ils indiquent que le sabbat de l'ancienne alliance n'était pas encore le véritable repos, une participation véritable au repos de Dieu. Le sabbat de la Loi de Moïse pointait vers un autre sabbat. C'était l'ombre d'une réalité qui était à venir, d'une réalité qui est en Christ comme l'écrit Paul (Col 2.16), d'une réalité donc qui est maintenant venue avec Christ, avec Christ qui a déclaré : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos ». Alors aujourd'hui, il nous est offert de vivre véritablement le sabbat, de participer au repos de Dieu : Hébreux 4.7-11. Aujourd'hui, par Christ, le repos est réellement donné à ceux qui ont placé leur confiance en lui.

En Christ, notre histoire est à nouveau bénie.

En Christ, notre histoire redevient sainte, elle peut à nouveau être vécue dans la communion avec Dieu et redevenir un culte rendu à Dieu.

En Christ, notre histoire retrouve son sens, sa finalité.

Le sabbat sous l'ancienne alliance était le signe que le temps, que l'histoire appartenait au Seigneur, et que les humains devaient la vivre comme un culte au Seigneur, dans le service du Seigneur.

Vivre le sabbat, c'est donc reconnaître que notre temps appartient au Seigneur, c'est vivre notre vie avec et pour Dieu, la vivre comme un culte rendu au Seigneur, comme un service du Seigneur. Christ nous rend la possibilité de vivre ainsi, de vivre le sabbat, et de le vivre sept jours sur sept. Christ a apporté la réalité signifiée par le sabbat.

Or si nous vivons la réalité signifiée par le sabbat de l'ancienne alliance, le signe se trouve dépassé. Ce n'est pas que le quatrième commandement serait aboli. Nous vivons en

Christ la réalité qu'il représentait. Nous vivons la réalité annoncée par le sabbat de l'ancienne alliance et nous la vivons plus pleinement que sous l'ancienne alliance, car nous la vivons sept jours sur sept. Ce n'est pas que le sabbat a été aboli, mais qu'il a été étendu à toute la semaine.

Grâce à l'œuvre de Christ, Dieu bénit pour nous nos semaines entières, pas seulement les samedis ou les dimanches. Sous la nouvelle alliance, nous devons sanctifier, considérer comme saints les sept jours de la semaine, vivre ces sept jours comme des jours saints, et pas seulement le samedi ou le dimanche. Nos semaines entières doivent être temps sacré, temps saint, temps vécu avec Dieu, temps de culte rendu au Seigneur, temps de service du Seigneur.

Il n'y a donc plus de distinction entre six jours profanes et un jour saint. Tous les jours sont saints, sanctifiés.

Notre temps appartient au Seigneur, sept jours sur sept. Ainsi la nouvelle alliance n'abolit pas l'ancienne. Elle la reprend, l'englobe, pour aller plus loin, pour la dépasser, pour nous faire vivre pleinement les réalités annoncées par l'ancienne alliance et qui restaient alors très limitées.

Remarquons une fois de plus que chaque commandement a trait à notre vie toute entière. Le quatrième commandement nous conduit à considérer notre vie entière en abordant la question de notre temps. Il nous invite à faire de notre temps, à 100%, un temps consacré au Seigneur.

Notre temps appartient au Seigneur. Nous sommes donc invités à le lui offrir. Qu'est-ce que cela implique ? Que nous enseigne le quatrième commandement sur l'utilisation de notre temps ?

La première chose qui saute aux yeux, c'est que nous ne devons pas être esclaves du travail.

Le travail est une bonne chose, voulue par Dieu, une responsabilité confiée par Dieu à l'homme. En l'accomplissant, l'homme imite son Créateur. Mais le Deutéronome rappelle aussi ce qu'est devenu le travail avec la désobéissance d'Adam. Le Deutéronome rappelle qu'Israël a été réduit à l'esclavage par les Égyptiens et que Dieu l'a libéré de cet esclavage. C'est parce que Yahvé a libéré son peuple de l'esclavage qu'il lui offre maintenant le sabbat. Il ne faut donc pas qu'Israël retombe dans l'esclavage. Dieu l'a libéré pour qu'il soit réellement libre, pour que son temps ne soit plus un temps d'esclavage, mais qu'il utilise son temps autrement, d'une manière nouvelle. Il faut s'en souvenir pour les autres et pour soi-même.

Pour les autres : le sabbat de son fils, de sa fille, de ses serviteurs, de son bétail même doit être respecté (Ex 23.10-12). Le quatrième commandement concerne les rapports avec le prochain : il a une dimension sociale.

Pour soi-même : car il n'est pas naturel à l'homme de s'arrêter, de cesser son activité pour se reposer, contrairement à ce qu'on pourrait croire de prime abord. Amos fustige les commerçants de son temps qui considéraient le sabbat comme un jour de bonnes affaires perdues, de perte de rentabilité. La même mentalité se retrouve de nos jours. De plus en plus, il est question d'ouvrir les grands magasins tous les jours, dimanche compris et de faire tourner les machines dans les usines sans les arrêter. Le problème ne réside pas dans le fait de travailler le dimanche. Dans certaines professions, c'est inévitable. Le problème, c'est la mentalité qui est derrière cette course à la rentabilité. Le monde dans lequel nous vivons a des valeurs contraires à celles du sabbat.

Il prend pour idoles la productivité, le rendement, l'efficacité. Ce sont là de réelles valeurs. Mais quand on fait d'elles les valeurs suprêmes, qu'on y asservit les humains, que

cela conduit à une lutte sans merci pour écraser la concurrence, alors que chacun devrait pouvoir vivre de son travail, ces valeurs deviennent des idoles.

Alain-Georges Martin soulignait il y a cinquante ans que l'on vivait dans une civilisation qui, sous sa forme marxiste ou capitaliste, a placé le travail au-dessus de toutes les vertus. Aux États-Unis, un homme vaut par les dollars qu'il a amassés ; en Russie soviétique, le héros du travail était un héros de la patrie.

Ce qui finit par primer est le rendement et l'efficacité. Le travail devient un totalitarisme parce qu'il est dévié de sa vraie destination. Alors que le sabbat signifie l'épanouissement de l'homme. Ce totalitarisme se manifeste dans tous les domaines : l'accélération des cadences, la soumission de l'homme à la machine en ce qui concerne les ouvriers. L'assujettissement des cadres à la nécessité permanente du recyclage pour être à la page, et se retrouver en dehors du coup à cinquante ans. On travaille à un point tel que cela en devient absurde, et pour oublier cet absurdité, on travaille encore plus.

Voici ce qu'en dit encore A.-G. Martin : bas p. 66 + p. 67 § 1,2,3.

Le travail devait répondre aux besoins de l'homme. Mais il devient fuite, refuge, idole. Et il en devient absurde. Le sabbat avait été donné pour que l'homme jouisse du fruit de son travail. Si l'on ne sait plus s'arrêter pour profiter de ce fruit, le travail perd sa raison d'être. Il n'est plus qu'un maître aliénant. Le sabbat n'est donc pas contre le travail. Il lui donne au contraire un sens. Le sabbat présuppose le travail. On ne peut pas jouir du fruit de son activité si l'on n'a pas travaillé. Le chrétien devrait être quelqu'un qui travaille et qui fait bien son travail. Le travail est une bonne chose, mais il ne peut être une fin en soi. Tel est le sens du quatrième commandement. Le travail sans le sabbat est vide de sens.

Le Lévitique stipulait même : Lv 25.4. Cela ne cadre pas bien avec la recherche du rendement maximal immédiat. Le sabbat, c'est aussi le respect de la nature, de la création de Dieu... Le sabbat nous enseigne à respecter le temps de Dieu et à respecter le temps de la nature, et donc la nature elle-même. Il nous apprend que l'homme n'est pas maître du temps. Il n'est que le gérant des temps qui lui sont donnés.

Depuis il y a eu les trente cinq heures. On nous dit que les Français sont les Occidentaux qui travaillent le moins. C'est vrai à certains égards. La durée du travail hebdomadaire est inférieure à ce qu'elle est ailleurs et les jours de congés sont plus nombreux. Mais la réalité est beaucoup plus complexe, diverse, contrastée que ces simples constats. D'une part, les trente cinq heures constituent une véritable tyrannie lorsqu'elle impose de faire dans le temps de travail imparti ce que l'on accomplissait autrefois en quarante heures et elle engendre finalement un surcroît de stress. À côté de cela, certains responsables continuent de passer de plus en plus d'heures au travail. Certains emportent leurs dossiers à la maison. En outre, et c'est paradoxal, la France est le pays occidental où, proportionnellement, le plus grand nombre de femmes ont une activité professionnelle. C'est aussi le pays où ces femmes consacrent le plus grand nombre d'heures à leur profession. On nous dit qu'il faut travailler plus pour gagner plus ?

Par ailleurs, que fait-on du temps gagné par la réduction du temps de travail ? Plus cela va, plus on se loge loin de son lieu d'activité professionnelle. On perd donc du temps dans les transports en commun ou la voiture.

Avec les congés payés et la réduction du temps de travail, pour certains tout du moins, notre société est devenue de plus en plus société de loisirs. Il existe aujourd'hui un véritable esclavage des loisirs. Les désœuvrés sont esclaves de leur temps de loisirs parce qu'ils ne savent plus comment l'utiliser. D'un autre côté, les activistes des loisirs courent d'un loisir à un autre. Souvent, ce sont les enfants que l'ont fait courir d'une activité à une autre. Vous avez les gens qui passent des heures coincés dans les embouteillages sur les

routes des week-ends ou des vacances ; et ceux qui s'entassent sur les plages pour se changer de l'encombrement de nos cités.

Dans sa fameuse chanson *Le travail c'est la santé*, Henri Salvador parlait de ces gens qui travaillent onze mois comme des fous pour pouvoir partir en vacances et qui reviennent de vacances plus crevés que lorsqu'ils sont partis.

Il ne s'agit pas de rejeter tout loisir. Nous en avons besoin pour notre équilibre. Mais certains loisirs peuvent accaparer indûment notre temps, devenir comme une seconde profession, nous empêcher de consacrer du temps à notre famille, à l'Église, au Seigneur. Dans certaines Églises, lorsqu'on propose un catéchisme pour les jeunes en semaine, les parents lèvent les bras au ciel parce que leurs enfants ont déjà trop d'activités extrascolaires.

Combien de temps ne laisse-t-on pas accaparer par la TV ou l'Internet ? Il y a dix ans, les Français passaient en moyenne deux heures par jour devant la TV. Avec le nombre accru de chaînes accessibles depuis quelques années, je crains que cela n'aille pas en diminuant. Ou alors, il y a le temps passer à surfer sur le net. Combien de temps le chrétien moyen passe-t-il à lire sa Bible et à prier ? Ou encore à lire de bons livres pour en être édifié ?

Le commandement du sabbat a aussi pour but de nous libérer de l'esclavage des loisirs.

Alors que faire ?

Pour certains, le travail est une corvée, un esclavage. Tous n'ont pas un métier qu'ils aiment. Ils ont plutôt l'impression d'accomplir des tâches dégradantes. C'est d'ailleurs plus ou moins vrai pour tout le monde, dans une certaine mesure. Car même celui qui aime son métier en ressent durement les contraintes, à l'un ou l'autre moment. C'est aussi vrai pour la femme au foyer et pour le pasteur. La libération vient alors par l'adoption d'un état d'esprit qui consiste à regarder son labeur comme un service de Dieu et à offrir son travail au Seigneur (Col 3.23-24). Œuvrer pour Dieu donne un sens et de la valeur à ce que l'on fait.

Puis il faut aussi savoir s'arrêter et parfois aller pour cela à contre courant. Déjà à l'époque de l'Ancien Testament, le sabbat allait à contre courant. Respecter le sabbat paraissait une folie. Certaines stipulations le font bien sentir : Ex 34.21. On devait même s'abstenir d'aller ramasser du bois pour faire du feu le jour du sabbat. Pour être vraiment dégagé des tâches quotidiennes. Non il n'est pas naturel à l'homme de s'arrêter. Il y a toujours quelque chose à faire, toujours des urgences, toujours des priorités qu'il s'est données et qui empêchent l'homme de se reposer. Mais à quoi sert alors l'activité humaine ?

L'Ecclésiaste nous livre à cet égard quelques réflexions intéressantes (Qo 4.4-6). Il met d'abord en garde contre les fausses motivations du travail, celles qui poussent justement les humains à l'excès en ce domaine : la jalousie, le désir d'avoir comme le voisin, ou plus que lui, la recherche de la plus haute condition sociale. Tout cela peut rendre esclave du travail. Il dénonce au verset 5 l'excès inverse, celui de la paresse : le sabbat n'est pas contre le travail. Le verset 6 recommande l'équilibre. Il faut savoir s'arrêter. C'est le sabbat qui donne son sens au travail.

Ce texte me fait encore penser à un problème assez typique de la société française actuelle. Dans notre département, la Caisse d'Allocations Familiales envoie périodiquement son journal. Je conserve en mémoire une photo illustrant un article : une jeune femme, les bras chargés de courses, se tient devant la porte de son logis, appuyée contre le mur, l'air complètement exténuée. Le thème de l'article : comment concilier vie

professionnelle et vie familiale ? Numéro après numéro de ce journal, cette question revenait sans cesse, ce qui donne à penser qu'on n'a pas trouvé la solution. On explique que la mère de famille fait une seconde journée de travail après sa journée professionnelle. L'Écclésiaste mérite d'être entendu ici : mieux vaut une main pleine de repos que deux journées de travail en une. Je l'ai dit tout à l'heure : les Françaises sont les Occidentales qui travaillent le plus. Est-ce bien raisonnable ? Et quelles conséquences pour l'équilibre familial, pour l'éducation des enfants ! Des enfants abandonnés dès leur âge le plus tendre à la gardienne ou à la crèche, lesquelles ne feront pas leur éducation, puis des jeunes qui se retrouvent seuls à la maison lorsqu'ils rentrent de l'école, livrés à eux-mêmes. Et dans les moments où ils sont là, bien des parents n'osent plus reprendre et corriger leurs enfants comme ils en ont besoin : on est si peu avec eux que, lorsque cela arrive, on ne va pas faire de la discipline. Il est clair que certaines situations ne permettent pas de faire autrement (famille monoparentale, chômage ou situation professionnelle précaire du conjoint, problème de santé du conjoint...). Mais dans les cas plus normaux, courir après deux plein salaires pour pouvoir se payer toutes ses envies, tous ses loisirs, tous les gadgets que le monde moderne offre, au détriment de la vie de famille et de l'éducation de ses enfants, c'est courir après du vent¹. Un emploi à temps partiel peut être une bonne solution pour se ménager de la disponibilité pour sa famille tant que les enfants sont jeunes. Malheureusement, le monde du travail en France n'en offre souvent pas la possibilité. Quant au besoin légitime de relations à l'extérieur et d'épanouissement par une activité valorisante, l'exercice d'une profession n'est pas le seul moyen d'y répondre : le service de l'Église et la vie associative peuvent aussi apporter satisfaction à cet égard.

Je laisse ce sujet de côté pour citer un autre texte de l'Écriture qui souligne de manière particulière que Dieu n'est pas, lui, esclave du travail. Ex 31.17 : Dieu a su s'arrêter pour reprendre son souffle.

Le repos du Seigneur, le septième jour, après l'œuvre de création, montre que Dieu a du temps pour sa création, et qu'en particulier, il consacre du temps à l'homme. C'est cela qui donne un sens à son œuvre. Si Dieu n'avait pas de temps pour sa création, et en particulier pour l'humanité, à quoi lui servirait-il d'avoir créé ?

Quant à nous, avons-nous du temps pour Dieu ? Le sabbat signifie que notre temps appartient à Dieu, avons-nous dit. L'histoire du croyant est sacrée : toute notre activité doit être service de Dieu. Ce qui donne du sens à notre travail, c'est qu'il est service de Dieu. C'est pour Dieu que nous devons travailler, en tout ce que nous faisons. Mais alors, si je n'ai plus de temps pour Dieu lui-même, à quoi sert-il de travailler pour Dieu ?

Le commandement du sabbat nous rappelle que notre travail n'a de sens que si nous vivons pour Dieu. Et vivre pour Dieu, qu'est-ce sinon savoir s'arrêter et prendre des moments pour Dieu, jouir de sa communion. De Marthe l'active et de Marie qui écoutait tranquillement l'enseignement de Jésus, c'est Marie qui avait choisi la bonne part.

Sommes-nous tellement esclaves de nos activités que nous ne savons plus prendre de temps pour Dieu. Il est plus facile de donner la dîme de son argent que de donner la

¹ La considération suivante mérite notre méditation. Au début des années 80, la Hollande était, en tant que pays, au bord de la faillite, avec un fort taux de chômage. Un certain nombre de mesures ont été prises pour redresser l'économie et la Hollande s'est retrouvé quelques années plus tard en tête des pays européens pour sa santé économique. L'une des mesures adoptées alors consistait à encourager les mères de familles à rester au foyer pour s'occuper de leurs enfants. Une campagne de communication, à laquelle les syndicats se sont associés (!) a été mise en place pour faire comprendre aux femmes qu'il n'y a rien de honteux ou de dévalorisant à rester au foyer et pour les inciter à se consacrer à cette noble tâche qu'est l'éducation de leurs enfants (voir Romain Guibert et Alain Franco, « Pays-Bas, Premier de la classe », *Le Point* (4 janvier 1997), n° 1268, p. 40-45).

dîme de son temps (2 h 30 par jour) au Seigneur. Quel temps lui consacrons-nous ? Pensons à l'exemple de Jésus lui-même : il passait beaucoup de temps en prière, seul à seul avec son Père céleste.

Mais aussi, quel temps consacrons-nous aux autres ? Le quatrième commandement nous recommande de respecter le sabbat des autres. Or respecter le sabbat des autres, n'est-ce pas aussi leur consacrer du temps, comme au Seigneur, prendre du temps pour son conjoint, ses enfants, ses parents, son prochain ? Ils en ont besoin. Ou est-ce que nous laissons nos activités prendre tout notre temps ? Ou nos urgences prendre tout notre temps : en cherchant bien, des urgences, on en trouve toujours.

On ne sait plus vivre avec les autres et pour les autres dans notre monde. Cela se manifeste entre autres par le fait qu'on ne sait plus vivre en couple. Et lorsqu'un couple se sépare, il faut deux logements au lieu d'un. Et donc il faut travailler plus, pour pouvoir payer plus.

La société dans laquelle nous vivons cherche à s'approprier notre temps. Dans certains cas, on est de plus en plus asservi à l'entreprise, à sa profession. Le chrétien saura-t-il résister ? Saura-t-il s'arrêter et trouver du temps pour Dieu et pour les autres, à commencer par sa famille s'il en a une ?

Mais il n'y a pas que l'entreprise. Il y a aussi le foyer, et ces femmes au foyer qui ne savent pas s'arrêter, qui ont toujours un grain de poussière à faire disparaître. Peut-être que leur mari pourrait parfois les aider pour qu'elles se reposent. Mais le mari a parfois besoin de rester tranquille un moment dans un fauteuil lorsqu'il rentre du travail. Alors il faut savoir s'arrêter, laisser de côté des choses qui paraissent urgentes, mais qui ne le sont finalement pas tant que cela.

Le sabbat était là pour donner du temps à l'Israélite. Savons-nous prendre du temps pour Dieu, pour notre famille, pour l'Église, pour des amis ?

Et puisqu'on parle de l'Église, on peut encore évoquer ces esclaves perpétuellement en retard au culte, ces personnes qui ont systématiquement 10 ou 20 minutes de retard. Vous reculez l'heure du culte : leur retard sera le même. Parfois, c'est parce qu'on se lève au dernier moment. Mais pas nécessairement. Souvent aussi, c'est qu'on trouve encore quelque chose à faire avant de partir. Il me reste quelques minutes. Allez : j'entreprends encore ceci. Et finalement, je suis en retard une fois de plus. Il faut savoir remettre une vaisselle à plus tard, ou encore laisser tomber certains figjolages.

Il y a aussi ceux qui, dès que le culte dépasse une certaine heure, ne pensent plus qu'à leur rôti à mettre au four. Dieu ne vaut-il pas la peine que nous soyons un peu moins chiches quant au temps que nous voulons bien lui consacrer le dimanche matin ?

[On peut aussi parler de l'activisme dans l'Église. C'était le problème de l'Église d'Éphèse. Jésus lui déclare : « Je connais tes œuvres et ton labeur ». C'était une Église avec de nombreuses activités et un programme de réunion très chargé. Tellement chargé qu'elle n'avait plus de temps pour Dieu. Dans l'Église il faut aussi parfois savoir s'arrêter et prendre le temps. Certaines Églises ont la maladie de la réunionnisme qui ronge le temps que certains devraient consacrer à leur piété personnelle ou à leur famille. Certains chrétiens sont tellement pris par les réunions de l'Église qu'ils n'ont plus de temps pour le culte de famille chez eux. Je ne dis pas cela pour encourager l'absentéisme aux réunions de l'Église, mais les Églises feraient parfois bien de réfléchir à leur programme de réunions et de faire le tri.]

[On rencontre parfois une certaine mentalité qui veut que, au regard du nombre de gens qui se perdent, le chrétien devrait user tout son temps libre à faire de l'évangélisation. Il est vrai que nous avons parfois besoin de retrouver la dynamique de Paul à cet égard :

l'amour de Christ nous presse. Mais il y a un certain état d'esprit qui peut devenir très culpabilisant et aliénant par le poids dont il charge les chrétiens. Ici encore, il faut savoir s'arrêter et faire autre chose.]

Dt 5.14. On rencontre aussi des esclavagistes dans l'Église. Ce sont ces personnes qui laissent les responsabilités aux autres sans bouger. En ne s'engageant pas elles-mêmes, en s'abstenant de mettre la main à la pâte et de participer activement à la vie de l'Église et à ses activités, ne sont-elles pas esclavagistes envers le petit noyau surchargé qui fait tout le travail ? Ces gens surchargés dans nos Églises ont aussi besoin qu'on leur donne la possibilité de s'arrêter pour souffler. À eux aussi de savoir s'arrêter.

Le quatrième commandement a été donné pour nous libérer de la servitude du temps en nous apprenant à gérer le temps dont nous disposons pour la gloire de Dieu.

Et sans doute, dans notre monde moderne, avons-nous grand besoin d'apprendre à vivre dans la sérénité de ceux qui ont le temps, qui ont le temps parce qu'en fait, ils reçoivent la mesure de temps dont ils disposent comme un don de Dieu, qu'ils gèrent librement, sans se laisser entraîner comme des esclaves dans une course perpétuelle contre la montre.

Être libre, c'est savoir s'arrêter, prendre le temps de la communion avec Dieu, de la communion avec les autres, avec son conjoint, avec sa famille.

C'est là sans doute un témoignage que nous devons rendre à ceux qui nous entourent : l'art de vivre libéré de la course contre le temps qui les asservit, l'art de vivre comme des gens qui ont le temps, parce qu'ils savent gérer leur temps, travailler (six jours – aujourd'hui, le rythme peut être différent) et s'arrêter de travailler. Être libéré, c'est aussi avoir le temps, parce que l'on a compris que la valeur du temps ne se mesure pas à la quantité d'activités avec laquelle nous le remplissons, mais que ce qui compte, c'est bien plutôt le Seigneur pour qui nous accomplissons nos activités.

Ajoutons aussitôt que ce sont ceux qui savent s'arrêter et se reposer, qui savent prendre du temps, ce sont ceux-là qui savent aussi être efficaces et faire souvent plus et mieux dans le temps qu'ils consacrent au travail. Et c'est cette efficacité qui leur permet en retour de s'arrêter.

Le temps nous est donné comme sacré. Ce qui compte n'est pas la quantité d'activités avec laquelle nous le remplissons, mais le Seigneur pour qui nous vivons.

Sylvain Romerowski